



LAURA LIPPMAN

La voix du lac

roman traduit de l'anglais (États-Unis)
par Hélène Frappat

actes noirs
ACTES SUD

DU MÊME AUTEUR

MORT À BALTIMORE, J'ai lu, 1999.

LA COLLINE DES BOUCHERS, J'ai lu, 1999.

L'INCONNUE DE BALTIMORE, L'Archipel, 2003 ; Points n° 1241.

PETITE MUSIQUE DE MEURTRE, L'Archipel, 2004 ; Points n° 1361.

LEAKIN PARK, Encre de nuit, 2006.

CE QUE SAVENT LES MORTS, Seuil, 2009 ; Points n° 2435.

TES DERNIÈRES VOLONTÉS, Éditions du Toucan, 2011 ; Points n° 2932.

CELLE QUI DEVAIT MOURIR, Éditions du Toucan, 2012 ; Points n° 3039.

J'AI VOULU OUBLIER CE JOUR, Éditions du Toucan, 2013 ; Points n° 3318.

CORPS COUPABLE, Éditions du Toucan, 2015 ; Points n° 4416.

MAUVAISE COMPAGNIE, Éditions du Toucan, 2016 ; Points n° 4628.

CORPS INFLAMMABLES, Actes Sud, 2019 ; Babel n° 265.

Titre original :
Lady in the Lake
Éditeur original :
William Morrow, New York
© Laura Lippman, 2019

Photographie de couverture : Photographie Jacques Henri Lartigue, détail
© Ministère de la culture, France-MAP / AAJHL

© ACTES SUD, 2022
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-16107-1

LAURA LIPPMAN

La voix du lac

roman traduit de l'anglais (États-Unis)
par Hélène Frappat

ACTES SUD

à la mémoire de
Rob Hiaasen
Gerald Fischman
John McNamara
Rebecca Smith
Wendi Winters

PREMIÈRE PARTIE

Je t'ai vue un jour. Je t'ai vue et tu m'as remarquée, parce que tu m'as surprise en train de te regarder, de te voir. De bas en haut. De haut en bas. Les femmes belles font ça. Elles se regardent droit dans les yeux, avant de s'examiner de la tête aux pieds. En un regard j'étais capable de dire que tu n'avais jamais douté de ta beauté, et que tu n'avais pas perdu l'habitude, en entrant dans une pièce, de t'assurer que tu étais la plus belle. Tu as scruté la foule des passants sur le trottoir et tes yeux ont surpris les miens, un court instant, avant de se détourner. Tu m'as vue, tu as compté les points. Qui a gagné ? Quelque chose me dit que tu t'es attribué la couronne parce que ce que tu as vu, c'est une femme noire, et pauvre par-dessus le marché. Au royaume animal, le mâle sort le grand jeu pour la femme, il la courtise avec ses plumes magnifiques ou son opulente crinière, il passe sa vie à essayer de se démarquer. Pourquoi les humains font-ils l'inverse ? C'est absurde. Les hommes sont plus dépendants de nous que nous d'eux.

Ce jour-là tu étais membre d'une minorité, tu étais dans notre quartier et presque tout le monde ici m'aurait choisie. Moi et mon corps plus jeune, plus grand, mieux roulé. Peut-être même ton mari, Milton. C'est en partie parce que tu étais à côté de lui que je t'ai remarquée. Il était devenu identique à son père, un homme dont je me souvenais avec

une sorte de tendresse. Je n'en dirais pas autant de Milton. J'ai supposé, à la manière dont les gens se rassemblaient autour de lui sur les marches du temple, tapotaient son dos, étreignaient ses mains, que le mort devait être son père. Et rien qu'à la manière dont les gens faisaient la queue pour lui présenter leurs condoléances, il était évident que Milton avait réussi.

Le temple était à un bloc du parc. Du parc, et du lac, et de la fontaine. Intéressant, non ? Je faisais probablement un détour pour aller à Druid Hill cet après-midi-là, un livre dans mon sac. Je n'étais pas fan des balades dans les parcs, mais huit personnes – mon père et ma mère, ma sœur et mes deux frères, mes deux fils et moi – vivaient dans notre appartement et on n'avait jamais la paix, comme disait mon père. Je glissais un livre dans mon sac – Jean Plaidy ou Victoria Holt –, en disant "Je vais à la bibliothèque", et Maman n'avait pas le cœur à dire non. Elle ne m'a jamais reproché d'avoir fait des enfants avec deux bons à rien, ni mes retours au bercail comme un vrai pot de colle. J'étais son premier enfant, et sa préférée. Mais pas au point de m'autoriser une troisième erreur. Maman comptait sur moi pour que je reprenne des études, elle rêvait que je devienne infirmière. Infirmière. Ça me paraissait inimaginable, un travail qui vous oblige à toucher des gens que vous n'avez aucune envie de toucher.

Quand ça devenait invivable à la maison, quand ça débordait de corps et de voix, j'allais au parc et je parcourais les allées, je savourais le silence, je m'affalais sur un banc, et je rêvassais au bon vieux temps de l'Angleterre. Plus tard, les gens ont dit que j'étais une personne affreuse, que j'étais partie vivre toute seule, en abandonnant mes bébés à leurs grands-parents, mais je n'ai jamais arrêté de penser à eux. J'avais besoin d'un homme, et pas de n'importe quel vieux bonhomme. Les pères de mes fils

me l'avaient prouvé clairement. Il fallait que je trouve le genre d'homme qui nous entretiendrait tous les trois. Ça impliquait que je vive seule un moment, quitte à habiter avec mon amie Laetitia, dont le travail, en gros, consistait à enseigner l'art de se faire entretenir intégralement par les hommes. Ma maman était persuadée que quand on sort un morceau de fromage pour attirer une souris, il faut le rendre au moins un peu appétissant. Retirer la moisissure, ou le placer dans le piège de façon à cacher la moisissure. Il fallait que je sois belle et que j'aie l'air totalement insouciant, une apparence impossible à obtenir dans l'appartement surpeuplé de ma famille sur Auchentoroly Terrace.

D'accord, peut-être qu'en fait ça ne me paraissait pas si inimaginable, un travail qui vous oblige à toucher des gens que vous n'avez aucune envie de toucher.

Mais quelle femme y échappe ? Toi aussi tu as dû le faire, je suppose, en épousant Milton Schwartz. Parce que le Milton Schwartz que j'ai connu à l'époque était incapable d'inspirer une quelconque romance de conte de fées.

On était en – la date me revient si je repense à l'âge de mes bébés à l'époque – 1964, à la fin de l'automne, l'air venait de se rafraîchir. Tu portais une toque noire, sans voile. Je parie que les gens t'ont dit que tu ressemblais à Jackie Kennedy. Je parie que ça t'a fait plaisir, même si tu t'es récriée, Qui ça, moi ?, avec un petit rire. Le vent ébouriffait tes cheveux, mais à peine ; tu les avais fait laquer. Tu portais un manteau noir avec un col et des poignets en fourrure. Crois-moi, je n'ai pas oublié ce manteau. Et, mon Dieu, Milton était le portrait craché de son père et c'est seulement à ce moment que je me suis rendu compte que le vieux M. Schwartz était plutôt jeune et plutôt beau quand j'étais gosse. Quand j'étais une petite fille qui achetait des bonbons dans son magasin, je le trouvais vieux. Il n'avait même pas quarante ans. J'en avais vingt-six désormais et

Milton devait avoir au moins quarante ans et voilà que tu étais à ses côtés, et je n'en revenais pas qu'il se soit trouvé une aussi belle femme. Je me suis dit qu'il était peut-être devenu plus gentil. Les gens changent, j'en suis sûre. J'ai changé. C'est juste que personne ne le saura jamais.

Et toi, qu'est-ce que tu as vu ? Je ne me souviens pas de ce que je portais, mais c'est pas dur à imaginer. Un manteau, trop léger, même pour ce temps doux. Probablement sorti d'un carton de l'église, donc pelucheux et défraîchi, avec l'ourlet décousu. Des chaussures éraflées, avec des talons usés. Tes chaussures à toi étaient noires et brillantes. Mes jambes étaient nues. Toi tu portais le genre de bas qui miroitaient presque.

En te regardant, j'ai compris l'astuce : pour attraper un homme qui a de l'argent, je devrais avoir l'air de ne pas avoir besoin d'argent. J'allais devoir trouver un travail dans un endroit où les pourboires arrivent sous forme de billets, pas de pièces qu'on balance sur la table. Le problème, c'est que ce genre d'endroit n'embauchait pas de Noires, pas comme serveuses. La seule fois où j'ai trouvé un boulot dans un restaurant, c'était à la plonge, coincée dans l'arrière-salle, coupée des pourboires. Les meilleurs restaurants n'embauchaient pas de femmes pour faire le service en salle, même des Blanches.

Il allait me falloir de l'imagination pour trouver un boulot où je pourrais rencontrer le genre d'hommes qui achètent aux filles les choses qui me rendraient plus désirable aux yeux des hommes qui misaient plus gros, et me permettre de trouver mieux, encore mieux, encore mieux. Je savais ce que ça signifiait, ce que j'aurais à donner en échange. Je n'étais plus une gamine. Mes deux fils le prouvaient.

Donc en me voyant — parce que tu m'as vue, j'en suis sûre, nos regards se sont croisés, et toisés —, tu as vu mes fringues miteuses, mais aussi mes yeux verts, mon nez

droit. Le visage à l'origine de mon surnom, même si, par la suite, j'ai rencontré un homme qui a dit que je lui rappelais une duchesse, pas une impératrice, et qu'on devrait m'appeler Hélène. Hélène parce que j'étais assez belle pour provoquer une guerre. Je venais de le faire, non ? Je ne sais pas quel meilleur nom tu pourrais trouver. Peut-être pas une grande guerre, mais une guerre quand même, où les hommes se retournent les uns contre les autres, où les alliés deviennent ennemis. Tout ça à cause de moi.

En un éclair, tu m'as montré où je voulais aller et comment y arriver. Il me restait une dernière chance. Un dernier homme.

Ce jour-là, aussi petite que Baltimore puisse être, je n'ai jamais pensé que nos chemins se recroiseraient. Tu te contentais d'être la femme qui avait épousé l'adolescent méchant qui me faisait souffrir autrefois, et désormais le méchant garçon était devenu un homme séduisant qui enterrait son père. C'est un mari comme ça qu'il me faut, voilà ce que j'ai pensé. Pas un homme blanc, évidemment, mais un homme qui pourrait m'offrir un manteau avec un col et des poignets en fourrure, un homme qui inspirerait le respect à tous. La valeur d'une femme se mesure à celle de l'homme qu'elle accompagne. Mon père m'aurait giflée en entendant ces mots sortir de ma bouche, il m'aurait obligée à trouver et mémoriser tous les versets de la Bible sur la vanité et l'orgueil. Mais ce n'était pas une question de vanité. J'avais besoin qu'un homme m'aide à prendre soin de mes fils. Un homme aisé a besoin d'une femme belle. Ça, je l'ai compris ce jour-là. Tu étais là pour réconforter Milton, pour l'aider à enterrer son père, mais tu étais aussi une publicité vivante pour sa réussite professionnelle. Je n'en reviens pas que tu l'aies quitté un an après, mais la mort a cet effet sur les gens, elle les change.

Dieu sait que ma mort m'a changée.

Vivante, j'étais Cléo Sherwood. Morte, je suis devenue la Dame du Lac, un vilain truc cassé, extrait de la fontaine après y avoir croupi pendant des mois, qui a traversé le froid de l'hiver, et puis les giboulées agressives du printemps, presque jusqu'à l'été. Plus de visage, presque plus de chair.

Et tout le monde s'en fichait jusqu'au jour où tu as fait ton apparition en me donnant ce surnom stupide, en sonnant aux portes et harcelant les gens, en franchissant des frontières interdites. En dehors de ma famille, personne n'était censé se préoccuper de mon sort. J'étais une fille imprudente qui était sortie avec la mauvaise personne et qu'on n'avait plus jamais revue. Tu es arrivée quand mon histoire s'achevait et tu as fait de ma fin ton commencement. Pourquoi tu t'es mis en tête de faire une chose pareille, Madeline Schwartz ? Pourquoi est-ce que tu ne t'es pas contentée de rester dans ta belle maison et ton mariage satisfaisant, en me laissant croupir au fond de la fontaine ? J'étais en sécurité là-bas.

Tout le monde était plus en sécurité quand j'étais là-bas.

Octobre 1965

“Comment ça, tu as invité Wallace Wright à dîner ?”

Maddie Schwartz a regretté d’avoir posé la question, à la seconde où elle est sortie de sa bouche. Maddie Schwartz ne se comportait pas comme les femmes dans les émissions de variété à la télé et dans les chansons. Les râleries ou les petites manigances, très peu pour elle. Elle n’avait aucun besoin d’entendre une chanson de Jack Jones pour se souvenir de se recoiffer et se remaquiller avant le retour de son mari, à la fin de la journée. Maddie Schwartz se targuait d’être imperturbable. Il invitait son patron à dîner à la dernière minute ? Il débarquait avec deux cousins de Toledo dont elle n’avait jamais entendu parler ou avec un vieux copain de lycée ? Maddie était toujours prête à relever le défi. Elle gérait son foyer en grande partie comme sa mère avait géré le sien, avec un esprit retors et une organisation facile – facile *en apparence*.

À la différence de sa mère, elle accomplissait ces miracles domestiques en dépensant sans compter. Les chemises de Milton étaient lavées dans la meilleure teinturerie des quartiers nord de Baltimore, même si c’était à des kilomètres de ses trajets habituels. (Elle faisait le

dépôt, lui le retrait.) Une fille venait faire le ménage deux fois par semaine. Les “célèbres” petits pains à la levure de Maddie étaient industriels, son congélateur était rempli de produits de base. Elle avait recours à des traiteurs pour les fêtes les plus ambitieuses des Schwartz, la fête portes ouvertes du Nouvel An pour les collègues du cabinet juridique de Milton, et la fête de printemps, spontanée au départ, qui avait eu tellement de succès qu’ils s’étaient sentis obligés de maintenir la tradition. Les gens adoraient vraiment cette fête, ils en parlaient toute l’année et attendaient impatiemment la prochaine.

Oui, Maddie Schwartz savait recevoir et donc elle aimait ça. Elle était particulièrement fière de son don pour organiser un dîner presque à la dernière minute. Même quand elle n’avait pas trop d’enthousiasme pour un invité, elle ne se plaignait jamais. Rien d’étonnant donc à ce que Milton soit surpris par son ton maussade, cet après-midi-là.

“Je pensais que tu serais tout excitée, dit Milton. Il est un peu, disons, célèbre.”

Maddie se ressaisit vite. “Ne m’en veux pas, j’ai juste peur qu’il soit habitué à des dîners plus impressionnants que celui que je peux concocter à la dernière minute. Mais peut-être qu’il serait charmé par du pain de viande et du gratin de pommes de terre ? J’imagine que quand on est Wallace Wright, on passe sa vie à déguster du homard thermidor et du steak à la sauce Diane.

— Il m’a dit qu’il te connaissait un peu ? À l’époque du lycée.

— Oh, on avait des *années* de différence”, dit Maddie, sachant que son généreux mari en déduirait que Wallace Wright était le plus âgé. En réalité il avait deux ans de moins, il était dans la classe en dessous d’elle au

lycée du Parc – et d’innombrables échelons plus bas sur l’échelle sociale du lycée.

À l’époque il s’appelait Wally Weiss. Aujourd’hui il était quasiment impossible d’allumer WOLD-TV sans tomber sur Wallace Wright. Il présentait les infos de midi, où il interviewait des célébrités de passage à Baltimore, et il présentait aussi “Wright Makes Right”, un programme du soir relativement récent consacré aux plaintes des consommateurs. Ces derniers temps, les rares fois où Harvey Patterson, l’animateur très populaire de WOLD, prenait sa soirée, Wallace le remplaçait.

Et puis, même si c’était censé être un secret bien gardé chez WOLD, Wally faisait aussi le clochard muet qui présentait *Donadio*, le dessin animé qui passait tous les samedis. Donadio était le Bozo de Baltimore. Il ne parlait jamais, et son visage était dissimulé sous des couches de maquillage, ce qui n’avait pas empêché Maddie de se rendre compte de la supercherie à l’époque où Seth regardait l’émission.

Seth était désormais en première. Ça faisait des années qu’elle n’avait pas regardé *Donadio*, ni même WOLD. Elle préférait WBAL, la chaîne la plus populaire.

“C’est un type sympathique, ce Wallace Wright, poursuit Milton. Absolument pas imbu de sa personne. Je t’ai raconté, on a joué en simple sur ce nouveau terrain de tennis à Cross Keys.”

Milton aimait bien faire du name-dropping et il était assez idiot pour se laisser impressionner par une partie de tennis avec une star de la télé, même avec celui qu’on surnommait la Brume de Midi à cause de sa voix de baryton caractéristique. Comme Milton était charmant, et facilement ébloui... Maddie aurait eu du mal à critiquer le culte qu’il vouait aux héros, vu qu’elle en avait elle-même largement bénéficié. Au bout de

dix-huit ans de mariage, il lui arrivait encore, dans des moments de relâchement, de la contempler, l'air de se demander comment il avait réussi à remporter un tel trophée.

Elle l'aimait, elle l'aimait vraiment, leur vie commune était harmonieuse, et elle avait beau se livrer publiquement aux lamentations d'usage parce que leur fils unique entrerait à l'université dans deux ans, en fait elle mourait d'impatience. Elle avait l'impression d'avoir vécu dans un de ces dioramas de boîte à chaussures que Seth avait construit – enfin, soyons honnête, qu'*elle* avait construit – en primaire, et maintenant le couvercle commençait à se détacher et les murs à s'écrouler. Ces derniers temps Milton avait commencé à prendre des leçons de pilotage, tout en lui demandant si ça lui plairait d'avoir une résidence secondaire en Floride. Est-ce qu'elle préférerait la côte atlantique ou le golfe ? Boca ou Naples ?

Maddie n'avait pas pu s'empêcher de se demander : *C'est ça, mes seuls choix ? Les deux côtes de la Floride ? Le monde doit quand même être plus vaste que ça.* Mais elle s'était contentée de répondre qu'elle pensait que Naples lui plairait.

“À tout à l'heure, mon chéri.” Elle raccrocha en s'autorisant le soupir qu'elle avait retenu. On était fin octobre, heureusement les grandes fêtes étaient finies. Elle en avait assez de recevoir, elle ne supportait plus que sa routine soit constamment perturbée. Rosh ha-Shanah et Yom Kippour étaient censés être une occasion de réfléchir, de faire un bilan, mais Maddie n'arrivait pas à se souvenir de la dernière fois où elle avait eu le temps d'aller prier avant la rupture du jeûne. La maison était à peine revenue à la normale que Milton voulait ramener un invité, et Wally Weiss qui plus est !

Néanmoins il était crucial d'impressionner *Wallace Wright* avec son dîner. Les blancs de poulet en train de décongeler au frigidaire attendraient un jour de plus. Et un pain de viande, même avec un gratin de pommes de terre, n'était pas la note qu'elle voulait jouer. Maddie avait une recette plus astucieuse pour accommoder le bœuf et tout le monde adorait ; certes ce n'était pas du niveau d'une Julia Child, mais il n'y avait jamais de restes. Personne n'aurait deviné l'ingrédient principal : deux boîtes de velouté de champignon Campbell, auxquelles elle ajoutait plusieurs généreuses rasades de vin. L'astuce consistait à entourer ce ragoût d'accompagnements suggérant l'élégance – des biscuits de la pâtisserie Hutzler, que Maddie conservait au congélateur précisément pour cette occasion ; une salade César sans fromage que Milton assaisonnerait à table, avant de l'émincer avec la même technique que les serveurs au Marconi's. Elle enverrait Seth acheter un gâteau chez Goldman. Après tout, ça lui donnait l'occasion de s'entraîner à conduire. Elle lui dirait qu'il pourrait en profiter pour commander ce qu'il voulait au fast-food. Il choisirait un plat *trayf**, pas de doute, mais Milton exigeait que tout soit casher à la maison uniquement.

Maddie vérifia le bar, mais ils avaient toujours des réserves. Elle servirait deux tournées de cocktails avant le dîner – oh, elle trouverait une bonne idée d'accompagnements à base de noix, à moins qu'elle ne serve du pâté sur des toasts –, le vin coulant à flots pendant le dîner, et puis du brandy et du cognac après. Dans son souvenir Wally n'était pas un grand buveur mais en même temps elle ne lui avait plus reparlé depuis

* Non casher, interdit, en yiddish. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

l'été de ses dix-sept ans. Personne ne buvait à l'époque. Alors que dans l'entourage de Maddie, tout le monde buvait maintenant.

Il avait dû changer, évidemment. Tout le monde change, mais les ados boutonneux particulièrement. D'après la formule consacrée, le monde appartient aux hommes, mais on n'entend jamais personne proclamer que le monde appartient aux *garçons*. Ce constat avait littéralement pris corps sous les yeux de Maddie lorsque Seth était entré au lycée. Elle lui avait expliqué qu'il fallait être patient, qu'il finirait par atteindre la taille de son père, que son visage finirait par être lisse et séduisant, et ses prophéties s'étaient déjà réalisées.

Elle n'aurait jamais pu être aussi rassurante envers Wally. Pauvre petit Wally, qu'est-ce qu'il avait pu la désirer. Elle avait utilisé ce désir quand ça l'avantageait. Mais en même temps, c'est ce que font les filles, c'est le pouvoir dont elles disposent. Qui prétendait-il berner ? Même plus grand, sans boutons, les cheveux lissés, n'importe quel habitant de Northwest Baltimore savait qu'il était juif. *Wallace Wright !*

Est-ce que Wally était marié ? Maddie avait le vague souvenir d'une épouse, d'un divorce peut-être. L'épouse n'était pas juive, elle en était presque sûre. Elle décida d'équilibrer le plan de table en invitant un autre couple, les Rosengren, qui fourniraient l'émerveillement, yeux écarquillés, que Maddie aurait du mal à simuler. Il lui était impossible de voir Wallace sans voir Wally. Est-ce qu'il ressentirait la même chose ? Est-ce qu'il verrait la Maddie Morgenstern dissimulée à l'intérieur de Maddie Schwartz ? Et jugerait-il que la nouvelle version était un progrès ? Elle avait été une jeune fille ravissante, inutile de faire la modeste, mais aussi terriblement, presque tragiquement naïve. À vingt ans, elle avait perdu sa

jeunesse à élever un bébé, courant le risque de devenir une mémère mal fagotée.

Désormais elle avait trente-six ans, et profitait des avantages de ces deux mondes. Elle contemplait une magnifique jeune femme dans son miroir, toujours jeune, mais avec les moyens de s'offrir tout ce qui conserve la jeunesse. Elle avait une seule mèche de cheveux gris, dont elle avait décidé de ne pas cacher la superbe incongruité. Elle arrachait les autres cheveux blancs.

Quand elle ouvrit la porte à Wally ce soir-là, l'admiration qu'il lui témoigna ouvertement lui offrit un délicieux spectacle.

"Jeune fille, votre mère est-elle à la maison ?"

Ça l'agaça. La flatterie était tellement grossière, le genre de chose qu'on dit à une grand-mère minaudante et trop fardée. Est-ce que Wally croyait vraiment qu'elle avait besoin d'être rassurée à ce point ? Elle tenta de dissimuler sa froideur en servant la première tournée de verres et d'en-cas.

"Alors, demanda Eleanor Rosengren après sa première gorgée de whisky, vous étiez vraiment ensemble au lycée du Parc ?" Les Rosengren, comme Milton, étaient allés dans le public.

"Un peu", admit Maddie en riant, et son rire signifiait : *C'était il y a tellement longtemps, n'ennuyons pas les invités avec ça.*

"J'étais amoureux d'elle, dit Wally.

— *Faux.*" Même rire énervé, elle se sentit – une fois de plus – pas très flattée, comme s'il se moquait d'elle et racontait une blague dont elle serait la chute.

"Absolument vrai ! Tu te souviens quand même que... c'est moi qui t'ai emmenée au bal quand... c'était quoi son nom déjà... t'a posé un lapin."

Regard étonné de Milton.

“Oh, personne ne m’a posé un lapin, Wally. Pardon, *Wallace*. On a rompu deux semaines avant le bal. Rien à voir avec un lapin.” Elle n’aurait eu aucune envie d’y aller sans sa nouvelle robe. Elle avait coûté 39,95 dollars – son père aurait été scandalisé d’un tel gâchis après tout le temps qu’elle avait passé à supplier pour l’avoir.

Elle ne fournit pas le nom que Wally n’avait pas retrouvé. Allan. Allan Durst Junior. Quand ils avaient commencé à sortir ensemble, le nom avait sonné suffisamment juif pour apaiser sa mère. Son père *était* juif, enfin plus ou moins. Mais en le voyant, Mme Morgenstern ne s’était plus laissé avoir. “Ce garçon ne peut pas être une affaire sérieuse”, avait dit sa mère, et Maddie n’avait pas protesté. Elle commençait à s’attacher sérieusement à un autre, un autre encore moins susceptible de susciter l’approbation de sa mère.

“Et si nous passions à la salle à manger ?” demanda Maddie, alors que les invités n’avaient pas fini leurs cocktails.

Wally – Wallace – était le plus jeune des cinq convives, mais de toute évidence il s’était habitué à ce que les gens se montrent avides de ses opinions. Obligeants, les Rosengren le bombardèrent de questions pendant tout le dîner. Qui allait se présenter au poste de gouverneur ? Que pensait-il de la dernière gaffe en date d’Agnew ? Du taux de criminalité à Baltimore ? À quoi ressemblait Gipsy Rose Lee en vrai ? (Elle venait de passer à Baltimore pour la promotion de son talk-show syndiqué.)

Pour quelqu’un qui gagnait sa vie en faisant des interviews, Wallace ne posait pas beaucoup de questions. Quand les hommes donnaient leur opinion sur l’actualité, il écoutait avec une patience condescendante,

avant de les contredire. Maddie tenta bien de détourner la conversation vers un roman qu'elle avait lu, *Les Gardiens de la maison*, qui soulevait quelques points intéressants concernant la question raciale dans le Sud, mais Eleanor dit qu'elle n'avait pas réussi à le finir et les hommes n'en avaient jamais entendu parler.

Il n'empêche que Maddie eut l'impression que le dîner était une réussite. Milton était ravi d'avoir un ami célèbre ; les Rosengren étaient séduits par Wallace. Il avait l'air de sincèrement les apprécier, lui aussi. Quand la soirée fut bien avancée, sirotant son brandy, lumières baissées, si bien que les bouts de leurs cigarettes ressemblaient à des lucioles volant lentement dans le salon, Wallace dit : "Tu t'en es bien tirée, Maddie."

Bien tirée ? Bien tirée ?

"Imagine, poursuivit-il, que tu aies fini avec ce type. Durst, c'est ça. C'est un rédacteur. Publicitaire."

Elle dit qu'elle n'avait pas revu Allan Durst depuis le lycée, ce qui était vrai. Puis elle ajouta qu'elle avait lu ce qu'il était devenu dans le bulletin des anciens du lycée du Parc, ce qui était faux.

"Je n'ai jamais entendu dire qu'il y avait eu un grand amour de lycée, dit Milton.

— Parce qu'il n'y en a pas eu", rétorqua Maddie, plus sèchement qu'elle n'en avait eu l'intention.

À vingt-trois heures, ils les avaient tous renvoyés chez eux, titubants, en promettant de remettre ça bientôt. Milton s'écroula dans son lit, terrassé par l'alcool et l'excitation. En temps normal, le gros du ménage aurait attendu la fille qui passait le vendredi. Il n'y avait rien de criminel à laisser les assiettes dans l'évier toute la nuit, du moment qu'on les avait rincées. Même si Tattie Morgenstern n'avait jamais laissé traîner ne serait-ce qu'une fourchette dans son évier.

Mais Maddie décida de prendre le temps de tout remettre en ordre.

La cuisine avait été refaite l'année d'avant. Maddie avait été tellement fière du projet, une fois achevé, tellement heureuse de ses nouveaux appareils électroménagers, et pourtant son plaisir s'était vite éteint. Désormais la rénovation semblait idiote, vaine même. Quelle importance, d'avoir le dernier électroménager à la mode, et tous ces placards encastrés ultrachics ? Ça ne lui faisait pas vraiment gagner du temps, même si la reconfiguration des placards permettait plus facilement d'avoir deux services.

Wally avait paru surpris quand il s'était rendu compte, au moment de la salade, que les Schwartz maintenaient leur foyer casher, mais c'était par fidélité à l'éducation de Milton. Deux services, ne jamais mélanger viande et laitages, porc et fruits de mer interdits – ce n'était pas si difficile, et ça rendait Milton heureux. Elle méritait sa dévotion, se disait-elle en savonnant et rinçant les verres en cristal, en séchant la porcelaine fragile à la main.

En sortant de la cuisine, elle heurta d'un coup de coude un verre à vin qui séchait sur l'égouttoir. Il tomba sur le sol et se brisa.

On est censé briser un verre.

De quoi tu parles ?

C'est pas grave. J'oublie toujours ton côté païen.

Le verre cassé représentait cinq minutes supplémentaires, armée du balai et de la pelle, à dénicher tous les éclats de verre. Le temps de finir il était presque deux heures du matin et pourtant Maddie n'arrivait toujours pas à s'endormir. Son esprit vagabondait, dressant la liste de tout ce qu'il lui restait à faire et de ce qu'elle avait négligé. Rien, dans la liste, ne concernait le présent. Tous ses échecs étaient situés vingt ans auparavant,

à l'époque où elle venait de rencontrer Wally – et son premier amour, celui dont sa mère n'avait jamais eu le moindre soupçon. Elle s'était juré de devenir – quoi, exactement ? Une personne créative et originale, une personne totalement indifférente à l'opinion des autres. Elle – *ils* – allait vivre à New York, dans Greenwich Village. Il lui en avait fait la promesse. Il allait l'emmener loin de Baltimore, tellement rasoïr, ils allaient mener une vie passionnée, vouée à l'art et à l'aventure.

Elle l'avait tenu éloigné de ses pensées pendant toutes ces années. Et voilà qu'il était de retour, tel le prophète Elie débarquant pour le verre de vin qu'on lui a gardé sur la table.

Maddie s'endormit en feuilletant un calendrier imaginaire, et en essayant de calculer le meilleur moment pour abandonner son mariage. Son anniversaire tombait le mois prochain. Décembre ? Non, pas pendant les fêtes, même si Hanoukkah n'avait aucune importance. Février semblait trop loin, janvier un cliché, comme si on tournait en dérision les bonnes résolutions du Nouvel An. Le 30 novembre, décida-t-elle. Elle partirait le 30 novembre, vingt jours après l'anniversaire de ses trente-sept ans.

On est censé briser un verre.

De quoi tu parles ?

C'est pas grave.

Le camarade de classe

J'agrippe le volant de ma Cadillac flambant neuve, je parle tout seul sur le trajet entre chez Maddie et chez moi, un trajet très court, il suffit de descendre Greenspring, de dépasser le lycée du Parc – notre alma mater, même si le lycée n'était pas situé là à l'époque –, puis on tourne à droite sur Falls Road, avant de remonter la colline jusqu'à Mount Washington. Je me parle à moi-même comme un entraîneur à son équipe, même si je n'ai jamais joué dans aucune équipe. Je n'ai même pas été capable d'être porteur d'eau. *Concentre-toi, Wally, concentre-toi.*

Dans ma tête, j'ai toujours mon ancien prénom, Wally. Tout le monde respecte Wallace Wright, moi le premier. Jamais je n'oserais m'adresser à lui comme je parle à Wally.

Je suis terrifié à l'idée de franchir la voie centrale et de provoquer un carambolage, pire peut-être. *Le présentateur de WOLD Wallace Wright a été arrêté pour homicide involontaire près de son domicile des quartiers nord-ouest de Baltimore.*

“Le journaliste ne peut pas faire la une, Wally, je me dis à moi-même. Concentre-toi.”

Un contrôle de police serait presque aussi mauvais pour moi. *Le présentateur de WOLD Wallace Wright arrêté pour conduite en état d'ivresse.* Ça passe aux infos uniquement parce que ça concerne un journaliste. Est-ce que ça n'arrive pas à tout le monde de conduire un peu éméché de temps en temps ? Mais un flic pourrait aussi me faire un salut de la main, voire me demander un autographe.

Où est-ce que Maddie a bien pu apprendre à boire comme ça ? Je suppose que c'est comme dans la vieille blague sur Carnegie Hall, *de l'entraînement, de l'entraînement, de l'entraînement.* Je n'ai jamais eu l'occasion de m'habituer aux cocktails parce qu'il est rare que je rentre chez moi avant vingt heures, que je dois être au boulot le lendemain à neuf heures, en direct à midi. Cette routine ne mène pas à l'alcool. Ni au mariage.

Mount Washington est si sombre à minuit, si silencieux. Comment j'ai fait pour ne jamais m'en apercevoir avant ? Le seul bruit est celui du crissement des feuilles mortes sous mes pneus. En remontant South Road, je trouve plus prudent de me garer dans la rue, sans tenter d'entrer dans l'allée, encore moins dans le garage.

Pourquoi je suis resté si tard ? Certainement pas à cause de la conversation brillante. *Parce que tu n'as pas tous les jours l'occasion de montrer à ton premier amour quelle erreur elle a commise.*

Si vous m'aviez posé la question ne serait-ce que ce matin – et les gens n'arrêtent pas de me poser des questions, vous seriez sidéré de découvrir mon statut d'oracle –, je vous aurais répondu, avec une sincérité totale, que je ne pensais jamais à Maddie Morgenstern.

Mais à l'instant où je l'ai vue sur le seuil de chez elle, j'ai compris qu'elle m'avait toujours accompagné, qu'elle était ma seule et unique spectatrice. Elle est là du lundi

au vendredi, quand je m'adresse aux caméras entre midi et midi trente pour le journal télévisé de la mi-journée. Et aussi le mercredi soir, quand je présente "Wright Make Right". Chaque fois que j'ai la chance de remplacer Harvey Patterson, dont je finirai par prendre la place. Maddie réussit à être *à la fois* une jeune fille de dix-sept ans et une mère de famille de banlieue, assise chez elle avec une tasse de café, après avoir fini son ménage du matin, en train de regarder la 6 en pensant : *J'aurais pu être Mme Wallace Wright si j'avais bien mené ma barque.*

Elle est même là quand je me maquille pour jouer Donadio, le triste clown muet qui m'a donné la chance de mettre un pied à WOLD-TV.

J'avais déjà travaillé à la radio, où on appréciait ma voix, sans me juger prêt pour passer à l'écran. Le job de Donadio me rapportait vingt-cinq dollars de plus par semaine. Mon contrat stipulait uniquement que je ne devais le dire à personne, et j'étais plus qu'heureux de tenir cette promesse.

Un samedi, alors que j'étais en train de me démaquiller, un meurtre de flic est arrivé dans les tuyaux. J'étais le seul journaliste disponible. Pendant les quatorze mois où je m'étais grimé en Donadio, j'avais en quelque sorte grandi, ma peau s'était adoucie, mon teint s'était paradoxalement éclairci. Peut-être qu'à partir du moment où j'ai commencé à me maquiller en clown, j'ai appris à mieux nettoyer mon visage. En tout cas, mon visage et mon corps ont enfin correspondu à ma voix de baryton tonitruant. Je suis allé sur la scène de crime, j'ai rassemblé tous les faits : une star était née. Pas Maddie, pas ce *putz** avec qui elle sortait au lycée, pas son mari parfaitement charmant. Moi, Wally Weiss. La star, c'est moi.

* Crétin, en yiddish.

On s'est rencontrés, de tous les endroits improbables, au club de notre radio amateur. On a vite établi qu'on partageait une admiration intense pour Edward R. Murrow, dont les reportages à Londres pendant la guerre nous avaient fait forte impression. C'était la première fois que je rencontrais une fille qui avait envie de discuter de Murrow et de journalisme, et une jolie fille en plus. C'était comme faire l'expérience du premier chef-d'œuvre qui vous pétrifie, du roman qui vous accompagne toute la vie, même si, par la suite, vous en lisez de bien meilleurs. Je faisais de mon mieux pour ne pas la regarder fixement, bouche grande ouverte.

L'apparition de Maddie au club de radio amateur ne s'est jamais reproduite ; elle avait cru que c'était un club de *radio*, destiné à des gens qui voulaient en écrire et en faire, pas une pièce remplie de losers qui aiment bidouiller. À la place elle a choisi le journal du lycée, où on lui a vite attribué une rubrique, et elle a commencé à fréquenter une bande de fêtards, tous goys, parmi lesquels Allan Durst. Il était évident que Maddie Morgenstern ne pourrait jamais avoir une relation sérieuse avec lui, mais ses parents ont été suffisamment malins pour ne pas contrecarrer une amourette de lycée. J'ai entendu dire qu'ils avaient même invité les parents de Durst chez eux pour Shabbat. La mère était une artiste célèbre, elle peignait d'énormes tableaux abstraits qui étaient exposés dans les musées, le père un portraitiste compétent, spécialisé dans les douairières de Baltimore.

Allan a plaqué Maddie juste avant le bal. Je l'ai trouvée en train de pleurer dans une salle de classe vide. C'était un honneur de recueillir ses confidences. J'ai suggéré qu'elle fasse de moi son accompagnateur.

“Ce serait une belle manière de l'insulter, non ?” j'ai demandé, en tapotant son dos du plat de la main, de

haut en bas, presque comme si je faisais faire son rot à un bébé. Ma main a effleuré ce qui m'a paru le fermoir d'un soutien-gorge, l'expérience la plus érotique de toute ma vie.

Elle a consenti à mon plan avec un empressement presque douloureux.

Je lui ai acheté, en guise de bouquet de poignet, l'orchidée la plus chère de tout Baltimore. Elle a joué son rôle, ignorant Allan, qui était venu en célibataire, et riant à mes blagues comme si j'étais Jack Benny. À un moment Allan s'est approché et il lui a demandé une danse "en souvenir du bon vieux temps". Maddie a penché la tête d'un côté, comme si elle était en train de se rappeler quel bon vieux temps ils avaient partagé exactement, avant de répondre : "Non, non, je suis très heureuse de passer la soirée avec mon *cavalier*."

Je l'ai éloignée en tourbillonnant, avec la sensation, à chaque pas, d'être le jeune Fred Astaire. À bien y penser, Astaire n'avait pas une beauté conventionnelle. Ce n'était jamais le type le plus grand dans une pièce, ce n'était pas un athlète. Mais c'était *Astaire*.

Pendant que je la raccompagnais chez elle après le bal, elle a glissé sur le siège de la Buick de mon père et elle a posé la tête sur mon épaule. Elle m'a confié qu'elle voulait écrire, écrire pour de vrai, de la poésie et de la fiction, ce qui était presque plus excitant que son très réel baiser devant la porte. De retour dans la voiture, j'ai découvert que la fleur s'était détachée de son ruban. Peut-être que sa fragrance n'était pas différente de l'odeur habituelle des orchidées, mais pour moi elle contenait le parfum unique de Maddie, aussi singulier que sa voix, basse et rauque pour une adolescente. Maddie ne poussait jamais de petits cris perçants, c'était tout sauf une lolita. Elle ne perdait jamais sa dignité, sa majesté, c'était le genre de

filles à qui on attribue chaque année le rôle de la Reine Esther dans la pièce de Pourim.

Trois jours après je l'ai appelée pour lui proposer d'aller au cinéma, autrement dit un vrai rendez-vous, après avoir calculé que trois jours était la bonne durée. Pas trop impatient, pas trop détaché. Très Astaire.

Son ton était perplexe, poli. "Comme c'est mignon, Wally, de t'inquiéter pour moi, elle a dit. Mais je vais bien."

En l'espace d'un an, elle était fiancée à Milton Schwartz, grand, et velu, et plus vieux qu'elle, vingt-deux ans face à ses dix-huit, sa première année de fac de droit déjà derrière lui. Je suis allé à leur mariage. J'ai eu l'impression de contempler Alice Faye s'enfuir avec King Kong.

Je n'avais plus repensé à Milton Schwartz depuis presque vingt ans quand je suis retombé sur lui dans le vestiaire du nouveau terrain de tennis, le seul endroit pratique me permettant de faire du sport avant d'aller travailler, vu sa proximité avec Television Hill. On était deux bons partenaires pour un simple et de toute évidence Milton se réjouissait d'avoir un ami célèbre. Il n'a pas fallu longtemps pour qu'il m'invite à dîner chez lui. "Pas de chichis, a-t-il dit. Juste ma femme, nos voisins peut-être, et tu viens avec qui tu veux."

Ma rupture avec Bettina date d'il y a presque deux ans, et même s'il m'arrive de passer une soirée avec une femme, je n'ai aucune relation sérieuse. J'ai décidé d'y aller en célibataire, comme Allan au bal de promo du lycée. Milton savait que j'avais fréquenté le même lycée que Mme Schwartz mais il a dit que sa femme ne lui avait jamais parlé de moi. Au lieu de me sentir démoralisé que Maddie ne se soit pas vantée de notre relation, je l'ai pris pour un compliment. Si elle n'avait pas mentionné à son mari qu'elle connaissait la Brume du

Midi de Baltimore, ça devait être *parce qu'elle* fantasmait parfois sur moi, dans ses moments de ce-que-ma-vie-aurait-pu-être. À la table de sa cuisine, en buvant son café, une cigarette se consumant entre ses doigts, elle revivait ce bal de promo et mon coup de fil trois jours plus tard, regrettant de ne pas avoir dit oui. Ses cheveux noirs auraient blanchi prématurément, sa taille de guêpe aurait disparu sous la graisse. Rien de tout ça n'était vrai, comme je devais m'en rendre compte, mais c'est l'image que je m'étais faite d'elle.

J'ai été surpris de découvrir qu'ils respectaient la *kashrout*. Je n'ai jamais voulu prendre mes distances avec le judaïsme, mais une personnalité de la télévision comme moi doit être connectée à son public, or mon public est majoritairement chrétien. C'est le prix à payer pour être un oracle. Mais en même temps, il y a orthodoxe et *orthodoxe*, et le refus de mélanger viande et laitage était l'unique concession visible du foyer Schwartz au judaïsme. J'ai été un peu choqué par ce qu'ils ont dit des quartiers sud en pleine mutation. Ils se sentaient clairement supérieurs aux Juifs plus religieux qui vivaient le long de Park Heights Avenue. D'après moi, personne n'est plus antisémite qu'un Juif des classes moyennes.

Mais nous n'avons pas passé la soirée à parler judaïsme. On a eu une discussion politique, les Schwartz et leurs invités s'en remettant à mon opinion, comme les gens ont tendance à le faire. On s'est moqué de la dernière bourde en date de Spiro Agnew, son discours à Gettysburg où il était clair qu'il ne savait pas trop quel camp avait gagné sur ce champ de bataille. Au moment des digestifs, dans l'ambiance chaleureuse et amicale, je me suis dit qu'il n'y avait aucun risque à évoquer le bal de promo – et le fait que Maddie, après ça, avait refusé un autre rendez-vous avec moi.

Et elle l'a nié. Elle a dit avec insistance que je ne l'avais jamais invitée.

Oui, a-t-elle reconnu, on était allés ensemble au bal de promo, mais elle a affirmé de manière catégorique que je ne l'avais jamais rappelée, alors que je savais que je l'avais fait.

“Parce que dans ce cas je serais sortie avec toi !” a-t-elle dit, pour que son souvenir l’emporte sur le mien. Mais elle n’a pas pu s’empêcher de tout saper en ajoutant : “Ne serait-ce que par politesse.”

Cependant son exaspération était disproportionnée. Il n’y avait aucune raison de s’énervier comme ça.

Parvenu sain et sauf sur le pas de ma porte, je laisse tomber mes clés deux, trois fois, avant de rentrer chez moi en titubant, encore déconcerté par l’hostilité de Maddie. Était-elle consciente que je n’étais pas dupe ? J’étais peut-être le seul à porter un nom goy, ça ne m’empêchait pas d’être toujours un garçon juif au fond de mon cœur, alors que les Schwartz, avec leurs deux services de table, sont des ersatz. Leur maison, et tout ce qu’elle contient, est une façade.

Mon appartement est tellement silencieux – et poussiéreux – depuis le départ de Bettina. Je pensais qu’elle se serait battue pour le garder. La maison avait été sa principale préoccupation durant nos six années de vie commune. Mais à la fin, Bettina n’a rien voulu garder de la maison, ni de moi. On n’avait pas d’enfants. Je ne sais toujours pas ce que cette absence me fait. Un enfant aurait adoré que Donadio soit son papa.

J’ai beau être exténué et ivre mort, je vais dans le “bureau” que Bettina a conçu pour moi, durant notre première année de mariage pleine d’espoir. La déco est tout en cuir et acajou, avec des estampes anglaises représentant des courses de chevaux que je trouve

embarrassantes, même si je suppose que la proximité de Pimlico justifie ce style prétentieux. Bettina a disposé les livres avec pour seul critère le plaisir des yeux, ce qui me rend dingue, mais je finis par trouver celui qui m'intéresse : mon vieil exemplaire cabossé d'*Arc de Triomphe*, relégué sur une étagère en hauteur avec les autres poches. La première fois que je l'ai lu, ça m'a donné envie d'écrire, pour transmettre aux gens l'effet que les romans me faisaient. Au lieu de quoi je leur raconte les gros titres et la météo, en haussant parfois un sourcil quand je reçois une célébrité.

Et la voilà, entre les pages 242 et 243 : l'orchidée de Maddie, toute brunie et fragile.

Bien sûr, l'existence de la fleur ne prouve rien : on a convenu qu'on était allés au bal. Et pourtant, à mes yeux elle est la preuve tangible, irréfutable – mais de quoi ? Que tout s'est produit comme je l'ai dit. Pourquoi l'a-t-elle nié ? Mon histoire porte témoignage de son pouvoir, de la gloire de sa jeunesse.

Quoi qu'il en soit, il vaut mieux que notre rendez-vous n'ait rien donné. À trente-cinq ans, je suis encore jeune, et ma vie déborde de possibilités. J'ai beau interviewer actuellement des seconds couteaux, un jour je parlerai aux présidents et aux rois, et je travaillerai pour une des grandes chaînes. Alors que Maddie Schwartz, elle, qui approche la quarantaine, n'a aucun avenir devant elle.

Maddie
Janvier 1966

C'est seulement au moment où le bijoutier a approché la loupe de son œil que Maddie a pris conscience qu'elle avait déjà mentalement dépensé l'argent de la vente de sa bague de fiançailles. Combien allait-il lui en donner ? Mille dollars ? Peut-être carrément deux mille ?

Elle avait besoin de tellement de choses. Le nouvel appartement était un deux-pièces, avec très peu de meubles. Elle avait cru que Seth vivrait avec elle. Mais il avait refusé, disant qu'il préférerait rester avec son père dans leur maison de Pikesville, près de ses amis et de son lycée. Elle avait eu beau lui proposer de l'accompagner en voiture, il avait refusé de déménager. Tout ça parce que Milton s'en était mêlé, enfin c'est ce que Maddie soupçonnait. Elle se consolait en se disant que dans deux ans, Seth serait parti de la maison.

Mais si elle avait anticipé le refus de Seth, elle aurait choisi un deux-pièces dans un meilleur quartier. Et ensuite elle pourrait faire installer le téléphone, même si l'absence de téléphone n'était pas totalement tragique. Ça signifiait que sa mère ne pouvait pas l'appeler quotidiennement pour discuter de l'avenir de Maddie et de

ce que Tattie Morgenstern nommait immanquablement son *train de vie réduit*.

Avec ton train de vie réduit, Madeline, peut-être que désormais tu as envie de profiter des bons de réduction. J'ai vu que Hochschild's faisait des soldes intéressantes – il va falloir que tu t'habitues aux soldes et aux bons de réduction, Madeline, à cause de ton train de vie réduit. Avec ton train de vie réduit, tu ferais peut-être carrément mieux de ne pas avoir de voiture.

Ce qui la rendait folle de rage, c'est que sa mère avait raison. Tout, dans la vie post-Milton de Maddie, était plus petit, plus miteux. L'appartement était assez charmant, mais Gist Avenue avait beau être située à droite de la Northern Parkway, elle s'était révélée *pas* agréable. Le propriétaire l'avait persuadée de visiter l'appartement l'après-midi, quand le quartier était peuplé et calme. À cette heure de la journée, Maddie avait trouvé que l'appartement ressemblait à un tableau de Paul Klee en 3D, la chaude lumière hivernale créant des carrés dorés sur les parquets vides, étincelant sur les minuscules carreaux bleus et blancs de la salle de bains. Tout ce qu'elle avait vu, c'étaient des formes et de la lumière, de l'espace et des possibilités.

C'est seulement en commençant à emménager qu'elle s'était rendu compte que l'appartement avait beau être charmant, le quartier était vraiment *mixte*. Mixte, en voie de n'être pas si mixte que ça. Maddie n'avait pas de préjugés, naturellement. Si elle avait été plus jeune, et sans enfant, quelques années plus tôt elle serait partie dans le Sud pour participer au projet d'inscription des électeurs. Elle en était presque certaine. Mais elle n'aimait pas être aussi *visible* dans son nouveau quartier, une femme blanche isolée qui se trouvait être la propriétaire d'un manteau de fourrure. Un pauvre manteau en

castor, mais un manteau de fourrure quand même. Elle le portait en ce moment même. Peut-être que le bijoutier lui ferait un meilleur prix si elle n'avait pas l'air d'avoir désespérément besoin d'argent.

Quand Milton avait appris sa nouvelle adresse, il avait interdit que Seth vienne la voir et dorme chez elle, ajoutant qu'elle pouvait passer ses week-ends avec Seth dans l'ancienne maison si elle en avait envie, que Milton viderait les lieux pour laisser la mère et le fils ensemble. Un geste gentil et élégant, mais Maddie se demandait si Milton avait déjà commencé à sortir avec quelqu'un. L'idée l'embêtait, mais elle se consolait en se disant qu'une nouvelle femme serait probablement la seule chose capable de convaincre Milton de mettre fin à la bataille du divorce.

Elle ne s'était pas rendu compte qu'elle s'était penchée à ce point sur le comptoir, si bien que son souffle projetait de petits nuages sur la vitre.

“Vous ne l'avez pas achetée ici ?” Le bijoutier avait employé un ton interrogatif, mais elle avait déjà fourni cette information.

“Non, elle vient d'un magasin dans le centre. Je ne crois pas qu'il existe encore – Chez Steiner.

— Oui, je me souviens. Très chic. Beaucoup d'argent dans la déco. Ici on tient à rester simples. Je dis toujours à mes employées : Dans une bijouterie, c'est les bijoux qui devraient briller. Pas besoin de les disposer sur du velours s'ils sont de bonne qualité. Pas besoin d'une adresse dans le centre, où les loyers sont élevés et où il est impossible de se garer. Weinstein's n'est peut-être pas à la mode, mais on n'a pas fermé boutique et c'est l'essentiel pour moi.

— Et donc ma bague...”

Il prit un air triste, une fausse tristesse de politesse, comme si une connaissance antipathique était morte et qu'il exagérait ses sentiments.

“Je ne pourrais pas aller au-dessus de cinq cents dollars.”

Maddie encaissa ça comme un coup de poing dans le ventre, elle qui n’avait jamais pris le moindre coup. “Mais mon mari l’a payée mille dollars et c’était il y a presque vingt ans.” En se vieillissant un peu, vu qu’elle n’avait que trente-sept ans et s’était mariée à dix-neuf. Mais deux décennies faisaient plus sérieux que dix-huit ans.

“Ah, les gens étaient frivoles dans les années quarante, pas vrai ?”

Pas vrai ? Elle avait été une adolescente et une jeune fille ravissante ; être frivole, c’était son état naturel. Mais Milton était un jeune homme doté d’un grand sens pratique, qui évitait de s’endetter, qui faisait de bons investissements. Il n’aurait jamais choisi une bague sans valeur de revente.

Sauf que – Milton n’aurait jamais imaginé que cette bague serait vendue. L’homme le plus cynique au monde était incapable d’imaginer que sa bague de fiançailles serait vendue ; même les prétendants d’Elizabeth Taylor pensaient qu’ils seraient avec elle pour l’éternité.

“Je ne comprends pas comment une bague qui a coûté mille dollars en 1946 pourrait avoir la moitié de cette valeur aujourd’hui.” En prononçant ces mots, elle était consciente d’être passée à toute vitesse d’une exagération à un mensonge, “presque vingt ans”, qui était sensiblement juste, étant *devenu* “vingt”.

“Si vous voulez vraiment le savoir, je pourrais vous infliger un cours mortellement ennuyeux sur le marché des diamants d’occasion et les marges bénéficiaires. Je pourrais vous expliquer la règle de l’éclat et de la taille, et comment les modes changent. Je serais tout disposé à vous donner toutes ces explications, mais en définitive l’essentiel, c’est que je ne peux pas aller au-delà de cinq cents dollars.